

Je rentre à la maison de Manoel de Oliveira

Philippe Théophanidis

Volume 20, numéro 2, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théophanidis, P. (2002). Compte rendu de [*Je rentre à la maison* de Manoel de Oliveira]. *Ciné-Bulles*, 20(2), 58–58.

Je rentre à la maison

de Manoel de Oliveira

par Philippe Théophanidis

Majestueux, il ne l'est plus, le Buck Mulligan des derniers plans de **Je rentre à la maison** de Manoel de Oliveira. Il se traîne, fatigué, sous le ciel de Paris, répétant en anglais ses premières répliques dont il ne semble pas satisfait. Il n'est plus trop sûr de pouvoir être Mulligan. La petite fête est finie, et Gilbert Valence, l'acteur, rentre chez lui. Affaibli par le poids de toute une vie, il gravit lentement les escaliers qui le mènent à sa chambre. Tout en bas son petit-fils l'observe. Long regard de celui qui commence son chemin vers celui qui le termine. Et en silence.

Les premiers plans du film montrent l'acteur sur scène, interprétant Béranger dans **le Roi se meurt** de Ionesco. «Je tombe malgré moi», lance le vieillard, et encore: «Pourquoi je suis né si c'est pas pour vivre toujours!» La représentation terminée, alors que le public ravi applaudit encore, Valence rencontre son agent en coulisse. La caméra demeure en retrait. L'acteur vient de perdre sa femme, sa fille et son beau-fils. Les autres comédiens sont atterrés. Le

drame est tout entier évoqué dans le pas de l'homme qui redescend de sa loge et qui se précipite. Ellipse oliveirienne: un carton nous annonce que le temps a passé. Incidemment, dans cette suggestion retenue qu'aurait saluée Serge Daney, le temps se dilate et prend forme. L'événement gagne en poids, silencieux et invisible. Au plan suivant, Valence, encore en pyjama, regarde par la fenêtre de sa chambre son petit-fils. Plan en plongée sur la cour où le jeune garçon, aidé de la gouvernante, se prépare pour l'école. Valence sourit, se retourne, s'assied et prend une photo sur son bureau. Il la regarde un moment, la repose et porte les mains à sa tête. Le temps a passé et l'événement tragique s'y est inscrit comme une tumeur. Une journée nouvelle commence.

Les séquences suivantes évoquent le quotidien de l'acteur; ses promenades dans le Paris d'aujourd'hui, son intérêt pour un tableau de Vettriano, ses chaussures neuves achetées par plaisir, ses habitudes au café du coin, son travail. Lorsque son agent cherche à s'enquérir de son état, l'homme est évasif: «Je vis avec ma "solitude"... Je ne suis pas solitaire... N'oublie pas que je joue... Je ne joue pas, je vis... Je vis comme je peux.» Cet emboîtement de l'acteur et des personnages, comme celui du cinéma et du théâtre, évoque sans cesse la tentation douloureuse qui consiste à distinguer le réel de ses représentations. Et l'ensemble se présente alors comme une modélisation de la vie elle-même. Gilbert Valence, frappé par le malheur, en fin de parcours, n'en continue pas moins de vivre, joue ses rôles et se joue de lui-même (extraordinaire Piccoli). Lorsque l'acteur se révèle incapable de porter Buck Mulligan, il se souvient certainement des paroles qu'il a fait prononcer au Prospero de Shakespeare, au Béranger de Ionesco et à tous les autres dont on nous laisse le soin d'imaginer l'existence. Et alors c'est «malgré eux» qu'il tombe.

Oliveira, méticuleux et inquiet, s'est également soucié de faire se rencontrer ses personnages et les circonstances de leur temps: dans le Paris de Gilbert Valence (c'est valable pour toutes les «grandes villes civilisées»), les agresseurs sont armés de seringues contaminées, la télévision est avide de sexe et d'action et les impératifs marchands ont préséance. **Je rentre à la maison** est à inscrire, sans se soucier du bruit des «débats» sur l'espérance de vie du «septième art», dans la cohorte des œuvres éparées, maîtrisées et justes, cherchant à rendre compte de la vie (agitée) des hommes et de leurs mœurs (changeantes). ■

Je rentre à la maison

35 mm / coul. / 2001 /
fict. / France-Portugal

Réal. et scén.: Manoel de Oliveira

Image: Sabine Lancelin

Son.: Henri Maikof

Mont.: Valérie Loiseleux

Prod.: Philippe Rey

Dist.: Films Séville

Int.: Michel Piccoli,

Antoine Chappey, Leonor

Baldaque, Leonor Silveira,

Ricardo Tropa, Jean-Michel

Arnold, Adrien de Van,

Sylvie Testud, Andrew

Wale, Robert Dauney,

Isabel Ruth, Catherine

Deneuve, John Malkovich



John Malkovich dans *Je rentre à la maison*